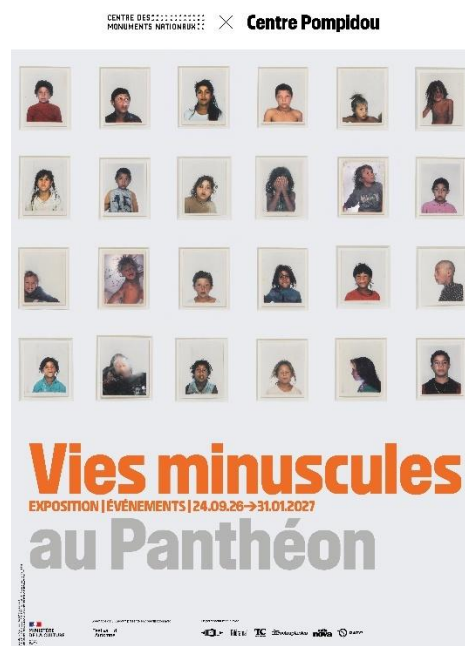




Podcast Les Expositions du Centre Pompidou

Vies minuscules

Ce podcast vous propose une immersion dans l'exposition « Vies minuscules » au Panthéon, grâce aux propos des commissaires de l'exposition, Eva Barois de Caével, Aurélien Bernard et Mathieu Potte-Bonneville, accompagnés de Barbara Wolffer, administratrice du Panthéon.

Code couleurs :

En noir, les intervenants

En bleu, la voix narrative

En vert, les citations

En rouge, les indications musicales



Transcription du podcast

[Jingle : musique entraînante]

Bonjour, bonsoir, bienvenue dans ce podcast du Centre Pompidou.

Aujourd'hui nous vous emmenons au Panthéon pour parler de l'exposition « Vies minuscules », qui s'y tient du 24 septembre 2026 au 31 janvier 2027. Cette exposition fait partie du programme « Constellation », qui déploie les œuvres de la collection du Centre Pompidou au-delà de ses murs pendant ses années de métamorphose.

Pour commencer, nous entrons dans ce monument bien particulier avec Barbara Wolffer, administratrice du Panthéon, qui nous présente son histoire.

[Barbara Wolffer, administratrice du Panthéon]

On se trouve ici dans une architecture grandiose, avec un plan en croix grecque, une hauteur de 83 mètres, conçue pour être une église par l'architecte Soufflot, lors d'une commande du roi Louis XV au 18^e siècle. C'est un lieu assez impressionnant, dans lequel on se sent petit, et qui va connaître une histoire assez mouvementée : à la Révolution, avant même que l'église soit totalement terminée, le lieu est transformé en Panthéon dédié aux grands hommes de la nation.

La fonction du Panthéon a évolué six fois, passant d'église à lieu de mémoire.

Sous le Second Empire, le monument est redevenu une église, et il faut attendre la 3^{ème} République pour qu'il garde définitivement son rôle de Panthéon avec les funérailles de Victor Hugo, en 1885.

La célèbre devise qui orne le Panthéon, « Aux grands hommes la patrie reconnaissante », et qui date de la Révolution, refait surface, pour de bon.

Mais au fait, qui sont ceux qu'on appelle « les grands hommes de la nation » ?

[Barbara Wolffer]

On peut interroger cette notion de grandeur. Datant de l'Antiquité, elle est particulièrement mise en avant au 18^e siècle, avec l'idée que les grands hommes sont des personnes qui se sont dédiés au progrès de l'humanité, leur vie durant. Au moment de la Révolution, il y a l'idée de transformer ce lieu qui était une église pour mettre en avant des grands hommes, et leur apport à la Révolution française. Cette notion de grandeur va évoluer car aujourd'hui elle a un lien très fort avec la République. Il y a l'idée de défendre la République, ses valeurs, la justice, la dignité, l'égalité. Au Panthéon, il y a des écrivains, des philosophes, des législateurs, des artistes, qui toujours ont défendu les valeurs de la République.

Dans ce lieu protégeant la mémoire des grands hommes, le Centre Pompidou choisit de rendre hommage à des « Vies minuscules », titre inspiré d'une œuvre littéraire de l'écrivain Pierre Michon, dont nous parle Mathieu Potte-Bonneville, philosophe, directeur du Département culture et création au Centre Pompidou et co-commissaire de cette exposition.

[Mathieu Potte-Bonneville]

Le titre de l'exposition est emprunté à un grand livre de Pierre Michon, *Vies minuscules*, paru en 1984, dans lequel l'auteur raconte sa généalogie littéraire avec une série de portraits, de gens de peu, de sa famille ou des proches. Des gens aux ambitions parfois immenses, mais dont les vies ont été oubliées.

Il dresse chaque chapitre comme un monument à une existence infime en recourant aux plus grandes formes de la littérature. Et cette langue très chargée, très haute, il la met au service de vies qui paraissent infimes : des vies paysannes, untel qui est parti aux colonies et qu'on n'a jamais revu, etc.

Donc il y a un contraste très puissant dans le livre, entre la forme littéraire utilisée pour dire ces existences, et l'allure finalement banale, commune, anonyme, de ce qu'il s'agit de raconter.

Cette forme littéraire monumentale, c'est celle du tombeau. Or, le Panthéon est aussi un tombeau.

[Mathieu Potte-Bonneville]

Un tombeau c'est une forme littéraire. En poésie, on appelle « tombeau » un poème dédié à l'existence de quelqu'un.

Pour l'exposition, il nous a semblé intéressant de se demander si tout au long du 20^e siècle, les artistes n'avaient pas fait cela : imaginer des monuments, des tombeaux, pour des vies qui n'ont pas été racontées, qui sont passées sous les radars, en-dessous du seuil de l'attention et de l'Histoire.

Ces vies-là méritent d'être montrées, et les œuvres d'art ont peut-être cet usage-là. D'où l'idée d'emprunter ce titre, « Vies minuscules », et d'aller le faire jouer au Panthéon, dont la façade s'orne d'une devise, « Aux grands hommes, la patrie reconnaissante ».

Qu'est-ce qui est grand ? Qu'est-ce qui est petit ? Qu'est-ce qu'un petit monument dans un grand monument ?, voilà ce qui nous a intéressé dans cette exposition.

Voilà le défi de l'exposition : questionner la notion de grandeur grâce à des œuvres modernes et contemporaines, dans un monument déjà chargé d'histoire, chargé d'œuvres et de mémoire.

[Eva Barois de Caevel, historienne de l'art, conservatrice et co-commissaire de l'exposition]

L'idée était de travailler avec toute la collection du Centre Pompidou et de représenter sa diversité en termes de médiums.

C'était une gageure car le Panthéon est un monument patrimonial, et non un musée. C'est un lieu qui a son humidité, sa luminosité, sa vie propre, sa fragilité, un monument qu'on doit préserver, etc.

C'est aussi un lieu qui est déjà très stratifié en termes de présence artistique, puisqu'au départ c'est une église, qui a été transformée en cénotaphe, et au fil des ans viennent s'ajouter des œuvres, de la statuaire, de grands décors peints, des commandes. Donc on a toutes ces œuvres qui sont présentes et nous, on vient ajouter une couche, ajouter du dialogue avec toutes ces œuvres. On ne cache rien. On est plutôt venus, avec notre scénographe Julie Boidin, penser un travail de patch, de pansement, de prothèse, dans l'idée de ne rien cacher, de ne tourner le dos à rien, mais plutôt de venir s'insérer à l'intérieur de ce monument.

En effet, chaque régime politique, depuis la monarchie de Louis XV, est venu mettre en place des œuvres au service d'un discours politique ou religieux. Au fil des ans, se côtoient et s'ajoutent des œuvres aussi différentes que des fresques murales célébrant l'histoire de sainte Geneviève et les racines chrétiennes de la France, des groupes sculptés à la gloire de la République ou des penseurs des Lumières, et des œuvres contemporaines, y compris des œuvres sonores.

[Barbara Wolffer]

On a des commandes plus récentes : en 2020, une très grande commande a eu lieu au moment de l'entrée au Panthéon du poète Maurice Genevoix, auteur de *Ceux de 14*, à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale. Il n'y avait pas eu de commande depuis cent ans. Et là, il y a eu une commande à Anselm Kieffer, pour des vitrines qui évoquent la Grande guerre, avec des inscriptions de Genevoix et de Paul Celan, mais aussi une œuvre sonore qu'on peut entendre, une commande au compositeur Pascal Dusapin.

Il avait l'idée de faire chanter les pierres du Panthéon. Il a enregistré un chœur, qu'on entend par intermittence, et aussi des noms de disparus, 15 000 disparus de la Première Guerre mondiale.

Cela dit quelque chose du Panthéon : on a les grands hommes et les grandes femmes, mais il y a également la présence de tous ces inconnus. On a aussi des groupes sculptés en hommage aux artistes dont le nom s'est perdu.

Le Panthéon c'est le lieu de la nomination, des figures qui sont des sources d'inspiration, mais il y a aussi tous ceux dont le nom s'est perdu.

[Extrait de l'œuvre sonore *In nomine lucius*, Pascal Dusapin]

[Mathieu Potte-Bonneville]

Notre exposition n'est pas une contestation, ni une réplique accusatrice aux panthéonisés. Les personnes qui gisent au Panthéon y sont entrées en raison de leur contribution à la République, et non pas en raison de leur naissance.

Le Panthéon remplace la grandeur de l'Ancien Régime, l'aristocratie, par un autre genre de grandeur. Il déplace les critères de la grandeur.

Parmi ces critères de grandeur il y a des figures sensibles à faire entendre, la voix des invisibles, des incontés. Je pense à celles et ceux qui ont combattu l'esclavage, aux résistants de l'Affiche rouge, etc.

Enfin, le panthéonisé le plus célèbre, le seul qui est entré au terme de ses obsèques, c'est Victor Hugo, auteur des *Misérables*. C'est à la fois le plus grand auteur français du 19^e siècle et l'auteur d'un ouvrage sur les incontés de Paris. Nous ne faisons que prolonger ce trouble-là, et on espère que l'exposition en rend compte.

[Aurélien Bernard, historien de l'art, attaché de conservation et co-commissaire de l'exposition]

Je trouvais intéressant d'avoir des sculptrices. Le panthéon est un monument majoritairement masculin du point de vue des artistes qui l'ont façonné et dont les œuvres sont présentes.

[Eva Barois de Caevel]

Il nous semblait intéressant de voir comment des femmes sculptrices allaient venir regarder la statuaire du Panthéon, de la statuaire qui représente des corps, des allégories mais aussi des corps masculins dans des postures militaires, des scènes de cavalerie. Et de voir comment cette présence-là allait être absorbée.

Parmi ces sculptrices invitées, il y a Adrianna Wallis, dont l'œuvre est visible dès l'entrée. Sur la droite, d'énormes cartons sont posés. L'œuvre date de 2018. Elle s'appelle : *Les Lettres ordinaires, fragile*.

[Mathieu Potte-Bonneville]

Adrianna Wallis collectionne depuis des années ces lettres poste-restantes, que La Poste a fini par lui envoyer, à sa demande, par cartons entiers. Sur ces cartons il y a marqué : FRAGILE. Ces cartons réunissant des paroles qui n'ont jamais trouvé leur destinataire, et qui sont marqués eux-mêmes du saut de la fragilité, cela nous a semblé un très beau tombeau. Non pas un tombeau de granit, mais un tombeau de carton.

Dans son livre coécrit avec l'historienne Arlette Farge, intitulé *Les Lettres Ordinaires*, Adrianna Wallis raconte les différentes étapes de ce projet, entre 2012 et 2021. Un projet qui a donné lieu à des performances, réactivées à l'occasion de l'exposition.

[Extrait des *Lettres Ordinaires*, Adrianna Wallis]

Novembre 2016

Chaque lettre me bouleverse. Un prisonnier espère que sa femme l'aime encore, un père s'excuse auprès de sa fille « préférée », une grand-mère aimerait revoir ses petits-enfants, une femme écrit à un enfant avorté... Le tout ponctué de quelques lettres d'enfants en colonie de vacances. J'ai l'impression de tenir des morceaux de vie dans mes mains. (...)

Juin 2017

J'ai accroché au mur une cinquantaine de lettres aux adresses imaginaires. L'une est destinée à Eric Jumeau et s'est retrouvée à côté de celle adressée à Julia Jumelle. Intriguée par ce hasard, j'ouvre les deux. La première est signée « ta sœur », la seconde « Eric ». Sursaut. Chacune est adressée à un supposé jumeau disparu.

« Je n'arrive pas à savoir si tu existes vraiment, à savoir où tu es, ce que tu penses, comment tu te sens par rapport à moi, à notre relation », écrit Eric à Julia.

Je me trouve plongée au cœur d'histoires dans lesquelles je n'ai pas ma place : qui sont Cathy, Thierry et Ambre ? Je me sens voyageuse. Malaise encore. Mais si je les lis, leurs lettres seront un peu « sauvées ». Si je ne les lis pas, elles sombreront à jamais dans les limbes. Les lire, c'est peut-être les faire « arriver ».

En face de ces cartons, une œuvre d'une autre sculptrice accueille le public avec cette idée de fragilité. Il s'agit de l'œuvre *Bicep*, de Jumana Manna. Un fragment de corps géant en plâtre, posé sur du matériel de chantier, un socle de fortune.

[Aurélien Bernard]

L'œuvre de l'artiste d'origine palestinienne Jumana Manna est une sculpture en plâtre d'un biceps d'environ 1,10 mètre de long.

On y retrouve une ambivalence qui traverse tout son travail : une réflexion sur la fragilité, mais aussi sur la masculinité.

Elle montre ici cet attribut masculin démesuré, un biceps réalisé en plâtre, matériau fragile, alors que pour de la sculpture, en général on choisit plutôt du marbre ou du bronze. Il y a donc un jeu de matérialité.

On retrouve aussi un travail général qui l'intéresse depuis longtemps : l'archéologie. Avec ce fragment, on a l'impression de voir un objet archéologique, qui aurait été déterré et que l'artiste donne à voir. Son travail sur l'archéologie a un lien avec le quartier de Silwan, à Jérusalem Est, un quartier palestinien. Dans ce quartier, le gouvernement israélien mène des fouilles autour de la cité du roi David. Il y a un enjeu de récit national pour le gouvernement israélien, et ce chantier a fait l'objet d'excavations et d'expropriations.

Cette ambivalence entre la masculinité et cet empêchement qu'elle peut voir chez les hommes de Jérusalem Est, elle le montre aussi dans le choix de matériau de cette sculpture.

Il nous a paru intéressant d'avoir, dès l'entrée de l'exposition, cet objet fragmentaire, posé de manière non spectaculaire, à l'intérieur de ce monument où rivalisent les colonnades, les peintures et les fresques.

C'était aussi le premier geste des « Vies minuscules », de faire des allers-retours entre le fragment et le monument.

[Extrait musical : *Zahrat El-Mada'en*, Fairuz]

Et parmi les sculptrices présentées dans l'exposition, deux d'entre elles ont été invitées à créer une œuvre inédite en résonance avec l'architecture du Panthéon : Adela Souckova et Sara Favriau.

[Eva Barois de Caevel]

Adela Souckova a un travail en dialogue avec les monuments. Elle est tchèque, elle travaille autour des architectures qui ont une forme d'autorité. Elle est traversée par des questions féministes. Je trouvais important qu'on ait quelqu'un qui puisse regarder ce monument de pierre, ces corps peints, cette devise qui dit « aux grands hommes, la patrie reconnaissante », et qui réfléchisse à ce que ça raconte de notre histoire, comment on le vit dans nos corps.

L'œuvre d'Adela Souckova, c'est une œuvre qui a une modestie formelle dans ses matériaux : bois, tissus naturels teintés, mais qui entre en dialogue avec cette architecture. Il y a l'idée de s'élever, ça replace la question du sacré, de comment on a fait un monument funéraire aussi.

Sarah Favriau est très travaillée par les sujets liés à l'écologie. Ça m'importait, je voulais qu'on ait des artistes qui se posent les questions qu'on doit se poser aujourd'hui.

Elle amène des matériaux qui ont une altérité par rapport au Panthéon. Elle travaille le bois qu'elle a rendu pérenne par la technique de la trempe : du bois brûlé puis

plongé dans l'eau. C'est une technique qui rend le bois dur comme de la pierre et qui lui donne une teinte très particulière.

Nous avons pour l'instant évoqué des sculptures contemporaines, mais l'exposition se déploie aussi avec des œuvres plus petites et plus anciennes, comme le tableau *Le Mec*, de Frantisek Kupka, peint en 1910.

[Mathieu Potte-Bonneville]

Nous avons joué avec tous les petits espaces qui se nichent dans ce grand monument. On connaît Frantisek Kupka pour ses grandes toiles abstraites, mais avant d'être l'un des fondateurs de l'abstraction, il était dessinateur caricaturiste. Dans l'exposition, il y a son tableau *Le Mec*. C'est un type qui marche, qui a l'air louche, un gars qu'on voit passer et dont la démarche inquiète un peu. Il nous a amusé de placer cette toile devant l'une des toiles marouflées au mur du Panthéon, qui représente une procession religieuse où l'on voit le peuple de Paris. Au fond, *Le Mec* intervient comme l'invité qui n'était pas prévu. C'est une façon d'évoquer, comme Charles Baudelaire, l'expérience nouvelle des flâneurs dans la ville moderne.

[Extrait musical : *Les Tuileries*, Colette Magny]

L'exposition « Vies minuscules », c'est donc des sculptures, des tableaux, mais aussi des films et vidéos, qui viennent parfois se nicher dans les recoins et les creux du bâtiment, comme les films de Théo Hernandez.

[Aurélien Bernard]

Nous montrons deux films de Théo Hernandez, un artiste mexicain, arrivé en France dans les années 1960, qui est une figure du cinéma expérimental et du cinéma queer.

Ce sont des témoignages faits à la caméra Super 8, des films courts, projetés directement sur la pierre du Panthéon, montrant des parcours de vie, où on voit les compagnons de Théo Hernandez : Michel Nedjar, Gaël Badaud et André Robillard. Nous avons envie de montrer une œuvre plus intime, qui permette aux visiteurs de se raccrocher à des parcours de vie, et de s'intégrer dans ce Panthéon.

[Eva Barois de Caevel]

Et puis on ne s'est pas interdit non plus des jeux plus formels sur cette question du minuscule, avec des œuvres littéralement minuscules. Par exemple, le photomaton revient à deux reprises dans l'exposition.

[Aurélien Bernard]

Un des liens qui nous a paru évident aussi, c'est celui de l'enfance. On voit l'enfance dans les photomatons de Mathieu Pernot. Dans la vidéo *Ris Orangis* de Nil Yalter, on voit des enfants qui sont en train d'apprendre la langue de leurs parents. Ce sont des immigrés qui vivent en France et qui apprennent le portugais, que parlent leurs parents.

Mais aussi, des jeux d'enfants des quatre coins du monde, que l'artiste Francis Alys filme et collectionne depuis 1999. Ou encore, un *Monument* dédiés à des enfants aujourd'hui devenus adultes, créé par l'artiste Christian Boltanski.

D'ailleurs, l'enfance est aussi présente dans le livre de Pierre Michon. Le dernier chapitre, « Vie de la petite morte », est consacré à sa sœur disparue alors qu'elle était nourrisson. Le narrateur semble retrouver ses traits dans ceux d'une inconnue ou d'une voisine d'un pavillon de banlieue, dans les années 1980.

[Vies minuscules, extrait]

Ma sœur, oui, cette enfant m'apparut bien telle à l'instant même que je la vis ; je la reconnus et la nommais avec la même tranquille certitude que je nommais sous ses pieds des giroflées et autour d'elle de la lumière ; et je ne saurais dire par quelle aberration, qui fut à mes yeux d'alors une évidence, une fille d'ouvriers banlieusards

en robe d'été prêta corps au paradigme de toutes les disparitions, à leur surgissement parfois dans l'air qu'elles épaississent, dans les cœurs qu'elles blessent, sur la page où opiniâtres et toujours dupes elles battent de l'aile et frappent à des portes, elles vont entrer, elles vont être et rire, elles retiennent leur souffle et suivent en tremblant chaque phrase au bout de laquelle peut-être est leur corps, mais même là leurs ailes sont trop légères, un adjectif épais les effarouche, un rythme défectueux les trahit, terrassées, elles choient infiniment et sont nulle part, revenir presque éternellement les tue, elles se désolent et s'enterrent, derechef sont moins que des choses, rien.

[Mathieu Potte-Bonneville]

Et d'ailleurs qu'est-ce qui est grand, qu'est-ce qui est petit, voilà une question qu'on n'arrête pas de se poser dans l'exposition.

Merci d'avoir écouté ce podcast du Centre Pompidou, dédié à l'exposition « Vies minuscules » au Panthéon. Vous pouvez retrouver toute la programmation associée à l'exposition sur le site internet du Centre Pompidou, ainsi que nos podcasts. À bientôt !

[Extrait musical : *Nés sous la même étoile*, IAM]

Crédits

Avec la participation d'Eva Barois de Caével, Aurélien Bernard, Mathieu Potte-Bonneville et Barbara Wolffer

Réalisation : Clara Gouraud

Lectures : *Les Lettres ordinaires*, Adrianna Wallis ; *Vies minuscules*, Pierre Michon (éditions Gallimard)

Extrait de l'œuvre sonore *In nomine lucius*, Pascal Dusapin

Extraits musicaux : *Zahrat El-Mada'en*, Fairuz ; *Les Tuileries*, Colette Magny ; *Nés sous la même étoile*, IAM

Design musical : Antoine Assayas

Mixage : Antoine Dahan

Informations pratiques

www.centrepompidou.fr

Suivez-nous sur Facebook - Centre Pompidou, publics handicapés et Accessible.net
